



Édito

Défis aux associations, défis pour les associations

Mi-décembre 2025, se sont tenues les journées de formation civique et citoyenne d'une dizaine de volontaires en service civique, sous l'égide de l'Association Paiolive. Le rôle des associations de protection de la nature en était le sujet.

L'être humain vit nécessairement dans des sociétés. Ces sociétés sont des systèmes complexes structurés par des réseaux d'interactions entre les êtres qui les constituent. Les groupes humains sont normalement très limités en nombre : au-delà de 150 personnes en moyenne, le groupe se scinde. Ce qui permet aux sociétés d'atteindre des tailles de dizaines de millions d'individus, c'est l'organisation qui résulte du fonctionnement de ces réseaux d'interactions. La pérennité des sociétés ne va pas du tout de soi. Un des premiers rôles, en démocratie, des associations, c'est de faire fortement partie de ces réseaux et d'assurer des partages d'information entre des personnes de professions, statuts sociaux, croyances, différents et agir ainsi en stabilisateur sociétal. Un autre rôle essentiel, pour les associations militantes cette fois, mérite une attention particulière du fait de l'actualité.

Certaines décisions peuvent entraîner une réaction d'opposition de la part de la population. Si le conflit est pris en charge par des associations, il y a, en principe, atténuation de la charge affective. En plus de cet apaisement, les associations sont en lien avec les différentes instances publiques et font rentrer le conflit dans les circuits prévus par la démocratie : plaider, justice. De plus en plus d'élus, se méprenant sur leur rôle, attaquent actuellement le monde associatif militant en considérant qu'il est un obstacle à la réalisation de leurs décisions. D'une part, la démocratie ne consiste pas à donner le pouvoir à un élu, mais de placer cet élu dans un réseau sociétal où la décision résulte du

Actualités

ÊTES-VOUS ROBUSTE ?

Les sixièmes Rencontres du Vivant qui se sont tenues les 5-7 juin à Saint-Paul-le-Jeune ont été placées sous le signe de La Robustesse.

Ce concept, ou plutôt cette intuition, exprimée récemment pourrait apparaître à contre-courant puisqu'elle cherche une alternative à la Performance qui est requise de plus en plus impérativement des personnes comme des collectifs de tous niveaux.

Elle répond évidemment à une prise de conscience, qui n'est pas encore unanimement partagée, ou du moins avouée, puisque beaucoup pensent, ou font mine de penser, que tout va continuer pour le mieux et engageant des projets fondés sur cette hypothèse. Pourtant chacun sait plus ou moins confusément que des changements dans nos modes de vie et de production sont inéluctables.

Mais à la différence d'autres concepts analogues, comme celui de Décroissance, la Robustesse peut rassembler plus largement car elle prend en compte la Nature commune et promeut la coopération comme alternative à la compétition. Elle peut s'appuyer sur des pratiques déjà présentes mais insuffisamment considérées. Nouvelle elle est aussi ancienne et ne cherche pas à apparaître révolutionnaire. Pour répondre à la crise et aux fluctuations à venir, la Robustesse s'inspire du Vivant car celui-ci apparaît après réflexion comme assurant stabilité à court terme et viabilité à long terme au sein des fluctuations, plutôt que des

fonctionnement global du réseau. Sinon, la démocratie est réduite à un vote qui désigne un autocrate. C'est la grande tendance actuelle. D'autre part, supprimer la contestation médiée par les associations ne supprime pas les conflits, qui s'expriment alors

performances éphémères. La Nature a donc, outre ses ressources vitales, des leçons à nous donner et c'est une des premières raisons de la préserver.

La Robustesse conduit donc à donner la priorité à la préservation de la biodiversité et à partir de ce qui la menace.

Elle est à contre-courant car nos sociétés se sont explicitement extraites de la nature. Elle oblige donc à revenir aux fondamentaux qui sont de préserver les Communs : biodiversité, eau, sols, air, santé.

Sous la triple forme d'une conférence, d'un atelier et d'une table ronde, Marie-Hélène Pillot nous a partagé son expertise en la matière. La table ronde a rassemblé un élu local, une représentante de la Chambre d'Agriculture et un acteur du tourisme de nature.

La conviction et l'énergie de l'experte étaient communicatives et de nombreuses graines de Robustesse ont été semées

JEAN-FRANÇOIS HOLTHOF & ERIC DERRIEN

QUAND LA PERFORMANCE ET LA NATURE NE SONT PAS DE MÊCHE



dans la rue, avec une forte charge affective. Les conditions de pérennité sociétale sont un sujet brûlant du monde moderne, sur lequel les décideurs feraient bien de se pencher... avec les associations.

FRÉDÉRIC JACQUEMARD

Notre invité

Eric Derrien est un conteur. Il vit dans la forêt. Le bois de Champval sur la commune de Saint-Paul-le-Jeune, est devenu son univers. Il l'avait découvert, dévasté par la tempête, au début du millénaire. Lui qui, jusque-là, vivait comme un nomade fut profondément bouleversé par ce spectacle de désolation. Nourri par la lecture de Giono, qui voyait la nature comme une « force vivante », presque sacrée, avec laquelle l'être humain doit vivre en harmonie, Eric décida d'apprendre cette forêt et de partager, à travers ses récits, son enthousiasme et son expérience.

Vous aimez citer ce proverbe berbère «Le hasard, c'est le chemin de la destinée»'. Racontez-nous les circonstances et les conséquences de ce hasard qui a décidé de votre vie.

Il y a 25 ans, ce fut effectivement l'esprit du hasard qui a décidé de ma vie. Il y a d'abord eu une découverte improbable. C'était 2 ans après la tempête de 1999. Ce jour-là, dans le bois de Champval, je m'étais retrouvé au milieu de quantités effroyables de pins couchés. J'étais en présence d'une véritable désertification. Ma première impression a été un sentiment d'urgence de prendre soin de ce vivant malmené. J'ai aussitôt compris que prendre soin d'une forêt, ça a du sens. Et j'ai alors pensé que si je prenais soin de cette forêt, au terme de ma vie, en regardant en arrière, je pourrai me dire que je n'aurais pas vécu en vain, que ce passage sur terre aurait eu du sens.

Il y a eu d'autres hasards aussi déterminants que celui-ci ?

Le surlendemain, au même endroit, j'ai rencontré un vieux monsieur qui m'a indiqué un endroit très spécial dans le bois, un endroit vraiment féérique. Ce fut un nouveau choc émotionnel, comme de tomber en amour. J'ai compris que c'était là que je devais m'installer. Et le conteur que je suis a aussitôt promis aux fées et aux esprits de la forêt que je prendrai soin d'elle.

De quelle manière s'est manifestée votre aide à la forêt ?

A l'époque, quand je me suis installé, il y avait des milliers de stères de pins morts, couchés au sol. C'était une véritable forêt d'allumettes. Le risque d'incendie était énorme. La première action a été de ranger, de mettre à l'écart, toutes ces stères de pins maritimes. Et puis il y avait une idée qui m'avait touché : au service du vivant, il est bon de protéger les sols du trio : trop de ruissellement, trop de soleil, trop de vent. Alors j'ai commencé à créer des talus, à faire pousser des haies, qui constituaient aussi un gîte pour la faune, et ainsi peu à peu les chênes et les arbousiers sont revenus assez vite.

Vous étiez seul pour ce travail ?

Il m'arrivait d'être aidé par des amis. J'avais aussi organisé des stages autour du monde du spectacle. En échange les gens participaient aux travaux. Bien souvent des jeunes venus apprendre à jongler ou à raconter finissaient par revenir pour la forêt et ses vergers. Ainsi furent organisés des chantiers de protection incendie ou de soin des ruisseaux avec des équipes nombreuses. En repartant, ils me remerciaient alors que c'est moi qui me sentais reconnaissant. Mais ils allaient retrouver un appartement en ville, ils venaient de vivre une semaine qui avait du sens pour eux : prendre soin du monde que l'on habite.

Quels ont été concrètement les résultats ?

Petit à petit, j'ai vu apparaître sur les parcelles dégagées les premières espèces locales : chênes, arbousiers, merisiers principalement. Parfois, en revanche, rien ne poussait - idéal pour contenir un incendie.

Ce choc émotionnel assumé, de même que votre engagement pour la forêt, ne pouvaient se manifester qu'à partir d'une disponibilité d'esprit bien particulière. Pouvez-vous nous raconter ce qui l'avait motivée ?

Effectivement, à la base, il y a une philosophie particulière, un regard spécifique : celui de l'immanence. Cela signifie qu'il n'y a pas de hiérarchie dans le vivant, ni dans la nature. Je l'ai découvert, adolescent, en lisant Jean Giono, et particulièrement «Que ma joie demeure». Pas de

vérité supérieure. Le caillou est autant vivant que l'humain, l'arbre, la montagne, les biches etc. Ce roman de Jean Giono m'a vraiment transformé.

Vous pouvez préciser ce qui vous a touché dans la démarche intellectuelle de Giono ?

Il voyait une société qui détruisait le vivant. Un monde qui créait de la misère. La misère des corps et de la terre. Il propose dans son œuvre de désertifier ce monde-là pour retrouver la joie à travers un rapport au vivant, à faire du bien au monde en en faisant partie. C'est autant un rejet du capitalisme qu'un appel à un mode de vie où toutes et tous seraient respectés : humains, arbres, animaux, ruisseaux.

Vous avez fait paraître, avec Delphine Dumont, le discours en 1854 du chef indien Seattle, plaidant pour le respect de la terre. Que vous inspire la culture amérindienne ?

C'est une culture dans laquelle on est en relation avec le monde, et non en domination. Pour les Indiens, nous faisons tous partie d'un même tout. La Terre étant notre mère. La préserver pour les générations futures, tout en respectant la mémoire de nos ancêtres, doit être notre priorité. Et c'est aussi une culture, un mode de vie, qui était parfaitement pérenne dans sa relation à son environnement. Il y a eu là pour moi un exemple fort de combien vivre avec peu est salubre, un véritable appel à la décroissance et à l'affection pour le monde sauvage.

As-tu observé, chez les personnes à qui tu avais fait découvrir la forêt, un changement de perception de la nature ?

Oui. Le fait de se retrouver au cœur des bois a bousculé certaines d'entre elles. Elles ont ressenti cette relation de tendresse au monde du vivant qui les entourait. Celles-là ont compris que le vrai bonheur était de pouvoir entendre les oiseaux, la rivière, etc.

Vous êtes un conteur. Quel rôle joue la forêt dans vos récits ?

Un conteur est d'abord un vecteur, une courroie de transmission entre le passé, les ailleurs et le public, et sans doute entre les forces naturelles et les gens qui écoutent. Mais la forêt reste toujours pour moi la source cachée de mon inspiration. Baigner dans le vivant me nourrit énormément : se réveiller avec les chants d'oiseaux, écouter les chevreuils au soir, prendre garde aux salamandres sur le chemin, voir les arbres pousser lentement mais sûrement. De plus, je ne pourrais pas raconter ce que je dis si je ne le vivais pas. L'hospitalité est une autre base essentielle. C'est l'axe premier des cultures méditerranéennes depuis au moins Homère, comme le dit le poète corse « Il faut apprendre à être l'invité de l'autre, l'invité du monde ». Toutes ces relations avec ce lieu, toutes ces nourritures de Giono aux Sioux en passant par les zapatistes du Chiapas, tous ces échanges avec le public, ont nourri, à leur tour, une réflexion qui m'a amené à créer des spectacles d'éducation populaire pour partager l'idée de cette philo-sophie de l'immanence : nous faisons tous partie de la Terre, et comme le dit le vieil indien « ce qui advient à la terre advient aux fils de la terre » alors il y a urgence à s'efforcer de prendre soin du monde qui nous entoure

Quel regard portez-vous sur les associations environnementales ?

Elles sont indispensables. D'abord parce qu'elles entraînent le collectif. Il n'y a que comme ça que l'on peut faire bouger les lignes. Les associations approfondissent la connaissance. Elles aident, entre autres, à suivre l'évolution des espèces, ce qui les menace, ce qui peut les préserver. Echanger avec les naturalistes m'a permis d'évoluer et de constater, au bout de 25 ans, que nous arrivons au même but, tout en ayant emprunté des chemins différents. La science d'un côté, la poésie de l'autre.

Propos recueillis par JEAN-MARIE BAYLE



RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE, QUELLES SONT LES CONSÉQUENCES POUR LA VÉGÉTATION DE PAÏOLIVE ?



Au premier plan un Chêne kermès avec un cade dans la commune de Saint-Sauveur-de-Cruzières. En arrière plan le Mont-Bouquet.

Après le dernier âge glaciaire la végétation méditerranéenne s'installait à partir des aires de refuges où elle avait survécu. Pour l'essentiel, la végétation adaptée au froid, dominée par les Pins et l'Armoise, était remplacée par une végétation dominée par le Chêne pubescent et en suite par le Chêne vert.

Comment l'augmentation de la température aujourd'hui va-t-elle changer la végétation actuelle de notre région de Païolive ? Sachant que depuis le Néolithique les paysages végétaux ont été sculptés autant par l'impact humain que par le climat.

À l'égard du réchauffement actuel, une progression vers le nord et/ou une extension en altitude des espèces thermophiles en région méditerranéenne sont les conséquences naturelles attendues.

Pour Simon Contant, *Himantoglossum robertianum*, une orchidée très précoce des milieux rudéraux, est un excellent exemple d'une espèce qui s'étale vers le nord. Avec sa floraison précoce elle progresse rapidement en dehors de son aire d'indigénat. Cette remontée est sans

ambiguïté, d'autant plus facilement observable que ses exigences écologiques sont faibles et sa dispersion à très longue portée.

Jean-Paul Mandin a suggéré déjà en 1992 que la limite septentrionale de la Fêrule (*Ferula glauca* L.) se déplaçait par sauts vers le nord en Ardèche méridionale. Cependant, dans la mesure où sa progression supposée paraît trop rapide, au regard de ses capacités de dispersion de courte portée, la cause climatique est moins évidente.

Les habitats des ligneux thermophiles comme l'Épine-du-christ (*Paliurus spina-christi*) et le Chêne kermès (*Quercus coccifera*), sont fréquents dans le Gard jusqu'à Saint Sauveur-de-Cruzières. L'Épine-du-Christ remonte jusqu'à Chandolas et Labeaume mais reste rare. Pour le Chêne kermès, malgré les populations qui remontent dans la vallée du Rhône jusqu'à Pouzin et à Crussol, cette espèce reste extrêmement rare dans la zone de Païolive au nord de Saint-Sauveur-de-Cruzières. Par conséquent, ces espèces se répandront sans aucun doute en altitude et vers le nord dans la région de Païolive. Le Lentisque (*Pistacia lentiscus*), absent dans notre région, pourrait arriver du sud.

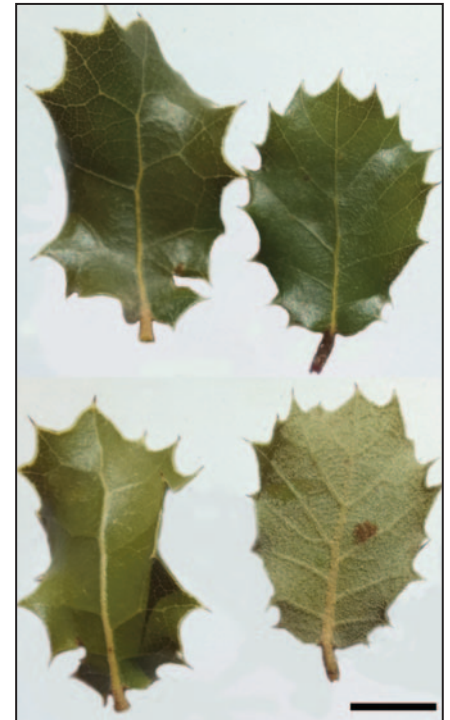
Les herbacés thermophiles, ayant des habitats restreints, pourraient devenir plus répandus.

Voici quelques exemples : Brachypode tronqué (*Brachypodium retusum*), Egilope à trois arêtes (*Aegilops triuncialis*), Petite-Centauree à fleurs aiguës (*Centaureum tenuiflorum* subsp. *acutiflorum*), Centranthe de Lecoq (*Centranthus lecoqii*), Vesce de Narbonne (*Vicia narbonensis*), romarin (*Rosmarinus officinalis*).

D'autres changements dûs au réchauffement sont d'ordre phénologique, c'est-à-dire, l'avancement des dates de la floraison, la feuillaison et la chute des feuilles. Vraisemblablement, ces modifications sont déjà en cours dans la région

de Païolive. Toutefois, la mise en évidence des transformations phénologiques ou l'extension des limites des habitats nécessitent les observations précises des espèces indicatrices sur le long terme, en tenant compte de l'impact de la fréquentation humaine.

GEORGE WILLCOX



Les Chênes verts et les Chênes kermès sont souvent confondus à cause des similarités des jeunes feuilles de Chêne vert avec celles de Chêne kermès. Les deux photos ci-dessus montrent les faces supérieures de feuilles de Chêne kermès à gauche et de Chêne vert à droite. C'est grâce aux faces inférieures (au-dessous) que nous pouvons voir que les feuilles de Chêne kermès sont lisses alors que celles du Chêne vert sont pubescentes.

DE NOUVEAUX HORIZONS POUR PAÏOLIVE

Samedi 13 juin à Mazet-plage se déroulait une opération de nettoyage et de sensibilisation autour du Chassezac. Près de 60 personnes, sous l'eau, sur l'eau et sur les berges ont enlevé tous les déchets abandonnés. De nombreuses structures et associations y ont participé donnant à ce modeste évènement la dimension de l'annonce d'une dynamique nouvelle autour du Chassezac et de Païolive.

Ces dernières années des incertitudes persistaient sur les responsabilités des collectivités. C'est ainsi que l'animation du site N 2000 Païolive-Chassezac est passée successivement de la Communauté de Communes du Pays des Vans en Cévennes au Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche puis enfin à la Région AURA. Mais désormais il semble que les différents acteurs soient bien en place : une chargée de mission des sites emblématiques Natura 2000 à la Région AURA, un chargé de mission au Département pour l'Espace Naturel Sensible. Il est désormais possible d'espérer qu'un nouveau Document d'Objectifs du site N 2000, l'actuel étant périmé depuis 2007, voie enfin le jour. Des dossiers que notre association avait présentés : observatoire des chênes, zones de quiétude, étude et protection de diverses espèces pourront de nouveau être remis sur la table. De son

côté les Offices de tourisme des Vans et de Joyeuse ont pris résolument une nouvelle orientation dans leur communication à propos des activités de pleine nature, accentuant la découverte de la nature plutôt que l'aspect purement sportif. Un chargé de mission, naturaliste réputé et rompu à la gestion de la fréquentation en milieux naturels a été recruté. Tous ces acteurs ont des attentes très positives envers notre association qui se réjouit de cette nouvelle répartition des rôles et des perspectives qu'elle ouvre pour la nature.



@Laurie Nury - ot Cévennes d'Ardèche

LE SERRE DU VARLET

Le Serre du Varlet est une colline du Gras de Lablachère qui, malgré la présence d'implantations très impactantes : zone artisanale et économique, carrières, présente la particularité d'avoir conservé une garrigue qui résiste à la dynamique végétale amenant un reboisement sur la plupart des Gras. En effet le sol y est rare et la roche-mère affleure souvent. Comme le montre l'historique des photos aériennes, le milieu est demeuré très ouvert. Des boisements de chênes au sud-ouest ajoutent à la richesse écologique de l'ensemble. Ce site représentant environ 1600 hectares se trouve être l'un des plus étudiés des Gras, sans que cela soit dû au zèle des naturalistes. En effet trois projets ont successivement menacé le Serre du Varlet : carrière en 2008, centrale photovoltaïque en 2020, encore une centrale photovoltaïque en 2024. Chaque fois qu'un projet est déposé des bureaux d'études interviennent pour réaliser des études approfondies sur quatre saisons. Il en résulte de nombreuses données dont l'accumulation valorise toujours plus la biodiversité de cette partie des Gras.

Beaucoup ont accueilli avec satisfaction le jugement du Tribunal Administratif de Lyon rejetant le recours déposé par Verso Energy contre la Préfecture de l'Ardèche qui avait refusé le permis de construire de leur projet de centrale photovoltaïque au Serre du Varlet. Jugement dont la plaignante n'a pas fait appel.

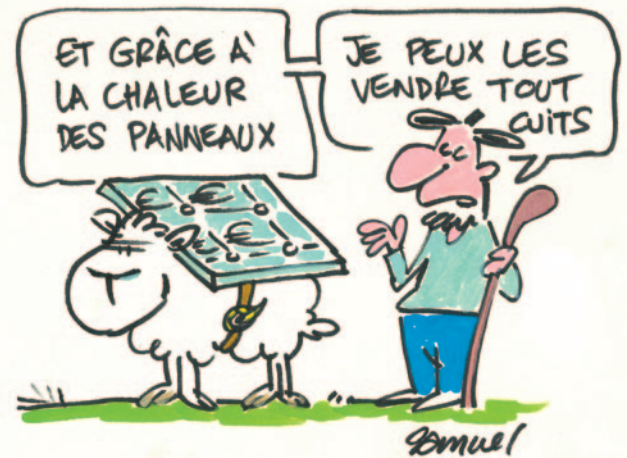
Le fondement du refus de l'Etat comme du rejet de la Justice est bien entendu la richesse de la biodiversité de cette zone et en espèces protégées : reptiles, oiseaux, insectes notamment. Mais en arrière plan il y avait un autre enjeu : l'enjeu pastoral puisque le site est propice à l'élevage ovin. Les promoteurs ont essayé de qualifier leur projet comme agro-pastoral et donc favorable à la biodiversité par principe. Ils auraient pu y parvenir si les éleveurs et éleveuses avaient accepté de servir d'alibi en profitant de compensations correspondant à des destructions. Mais heureusement ceux-ci ont tenu bon et démasqué les ambitions de Verso Energy.

La responsabilité de cette protection revient au premier chef à l'Etat et à ses services de la DREAL de Lyon et de la DDT de Privas qui ont su faire valoir la biodiversité alors que dans d'autres régions il appuie des projets photovoltaïques dévastateurs pour les espaces naturels. Les membres du Collectif Garrigues Vivantes : Association Païolive, Bergigou, LPO, Frapna, Fiber Nature ont chacun joué aussi leur rôle, soit pour appuyer les expertises, soit pour sensibiliser le public et donner une information, soit pour soutenir la Préfecture auprès du Tribunal administratif.

Chacun reste mobilisé car rien n'assure qu'une troisième tentative ne refa surface au Serre du Varlet alors que des projets sont officialisés à Laurac, Lanas, Beaulieu, La Villedieu ...

JEAN-FRANÇOIS HOLTHOF

DES TROUPEAUX SOUS LES CENTRALES PHOTOVOLTAÏQUES



VISION D'ARTISTE



Tableau de Sylvie Biabiani

LE SAVIEZ-VOUS ?

De Gra à Gras en Grads

Si l'étymologie de Païolive semble à peu près éclaircie, celle des Gras demeure problématique. Selon Gil Jouanard elle s'appuie sans doute sur la racine KAR, racine pré-indoeuropéenne, antérieure à l'écriture, qui a marqué la toponymie européenne ainsi que d'autres vocabulaires comme celui du karst et qui signifie *rocher*. Par ailleurs les actes officiels médiévaux que nous connaissons écrivent constamment *gradus*.

Spontanément ce dernier terme est associé à celui de gradins mais son sens premier est celui de marche, de passage d'un milieu à un autre. D'ailleurs où seraient les gradins sur les Gras qui sont un plateau ? Peut-être sur les costières qui se présentent comme des marches qu'il faut gravir à travers les bancs de l'Oxfordien pour arriver sur le plateau.

Par ailleurs dans les compoix locaux en français du XVIII^e siècle, le terme français utilisé est *Gra* ou

Gras, mais pas *Grads*, pour désigner des lieux précis. Comme pour Païolive, le vocable correspond à un type de paysage rocheux. La définition la plus synthétique en serait celle-ci : «une terre caillouteuse gagnée sur la garrigue et cultivée ou pâturée».

Il s'agit d'un paysage archétypal propre au Bas-Vivarais et au nord du Gard. Onésime Reclus y consacre un long chapitre de son *Le plus beau royaume sous les cieux* (1899), le comparant à un causse. Le géographe compte huit gras, six au sud du Coiron et deux au nord de celui-ci et écrit : *Du grassatus des gallo-romains le paysan du Bas-Vivarais a fait Gras qu'il faut prononcer Grass en exprimant vigoureusement la siffante*.

Voilà ce que nous proposons aujourd'hui mais la recherche est loin d'être close...

JEAN-FRANÇOIS HOLTHOF

Depuis 2004, l'Association Païolive étudie, fait connaître et contribue à protéger l'écosystème complexe de Païolive et des Gras, qui s'étend sur 15 300 ha et 25 communes, depuis Saint-Brès (Gard) au sud jusqu'à la Ligne (en Ardèche) au nord.

Les trois axes de son action sont : Étudier, Faire connaître, Protéger et Restaurer.

S'inscrivant dans une démarche d'intérêt général et une gestion désintéressée, elle s'appuie sur la liberté constitutionnelle d'oeuvrer à la protection de l'environnement.

Association Païolive - 5 route de Barjac, 07460 Saint-André-de-Cruzières

Tel. : 04 75 39 96 79 / 06 76 22 23 19

païoliva@orange.fr - www.bois-de-païolive.org

Le site web contient une riche documentation sur Païolive et les Gras ainsi que toutes les indications pour vous abonner à cette Lettre



Un nouvel inventaire des Mollusques de Païolive

Le bois de Païolive est bien connu pour ses paysages calcaires spectaculaires et sa richesse écologique. Pourtant, les mollusques y sont encore peu connus car les deux inventaires réalisés l'ont été sur des périodes assez courtes.

Souvent discrets, parfois minuscules, les escargots et limaces jouent pourtant un rôle essentiel dans le fonctionnement des écosystèmes. Ils participent à la décomposition de la matière organique, au recyclage des nutriments et constituent une ressource alimentaire pour de nombreuses espèces. Mais surtout, ils sont d'excellents indicateurs écologiques, fortement liés à la nature des sols, à l'humidité et aux micro-habitats. Le site de Païolive présente une grande diversité de milieux : garrigues, forêts, zones humides, falaises, mais aussi un important réseau karstique avec de nombreuses cavités et résurgences. Cette diversité en fait un territoire particulièrement favorable aux mollusques, avec déjà plus d'une centaine d'espèces recensées sur l'écomplexe. Toutefois, certains secteurs, comme le bassin de la Clayse et les milieux souterrains, restaient encore peu étudiés.

Pour cet inventaire, des placettes de 5 m sur 5 m ont été disposées aléatoirement tous les 1,5 km environ. Sur la placette, les mollusques de plus d'1 cm ont été recherchés. A l'intérieur, deux petites placettes de 15 cm sur 15 cm ont été placées pour les espèces de moins d'1 cm. Seul le bassin de la Clayse a vu toutes ses placettes réalisées. Avec des zones en plus pour certaines grottes, sources.

Pour les grottes et sources, des recherches à vue et des récoltes de litière ont été effectuées, notamment pour essayer de trouver des gastéropodes stygobies. Les gastéropodes stygobies sont des escargots qui vivent en eau douce, sous la terre, dans les milieux souterrains.

Aujourd'hui, environ 130 espèces de mollusques sont connus de Païolive, dont 8 espèces d'escargots stygobies et une dizaine d'espèces découvertes grâce à notre inventaire. Ces recherches permettent d'agrandir les connaissances des mollusques sur Païolive, de créer une collection de référence et de publier un article sur les gastéropodes du bassin de la Clayse qui sera publié dans l'ouvrage collectif à venir sur le synclinal de la Clayse et qui succèdera à *Païolive souterrain*.



Maëlan en pleine recherche
© Baptiste Chouanet



Maëlan avec le tamis
des malacologues
© Maxime Gallon

PRÉSENTATION D'ESPÈCES REMARQUABLES

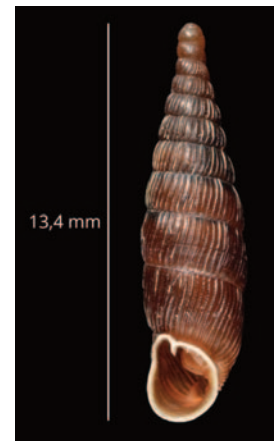
Urticicola Lindholm, 1927

Le genre *Urticicola*, comprend 5 espèces en France, dont aucune n'était connue jusqu'ici dans l'écomplexe de Païolive. Pourtant, des individus de 3 stations de ce genre, pour le moment non identifiés à l'espèce, ont été découverts sur le bassin de la Clayse, à plusieurs kilomètres de distance les uns des autres. Ce genre est principalement connu de la zone alpine et une des espèces, *Urticicola glabellus*, est connue de quelques stations dans la vallée du Rhône. Il s'agit de l'espèce la plus probable. Des individus ont été récoltés pour une analyse ADN.



Belgrandiella A.J.Wagner, 1928. Ci-dessous à gauche.

Malgré les précédents inventaires, notamment pour rechercher des espèces stygobies, aucune coquille de ce genre n'avait été trouvée. À la suite de récolte de litière dans la résurgence du Bourbouillet, une seule et unique coquille morte a été trouvée pour le moment. Les stations les plus proches pour ce genre se situent au sud-ouest d'Alès. Le but maintenant est de trouver des individus vivants ou d'autres coquilles pour faire des analyses d'ADN et des comparaisons avec les autres espèces connues.



Macrogastera attenuata (Rossmässler, 1835), ci-dessus à droite.

C'est une espèce qui se rencontre dans l'est de la France principalement dans les forêts assez anciennes. Elle est peu connue à l'ouest du Rhône. Dans le sud de la France, et notamment à Païolive, elle se rencontre dans les forêts de bord de cours d'eau. Cette espèce a été découverte en grand nombre à Païolive dans les dépôts de crue et dans les ripisylves de la Clayse. Elle a aussi plus tard été découverte dans les gorges de l'Ardeche par Mathis Germain, en service civique à Païolive, et j'ai pu la retrouver dans les dépôts de crues de l'Ardeche. Finalement elle a été observée dans la ripisylve de la Ligne. Cette espèce était passée inaperçue et reste à rechercher dans les autres ripisylves de Païolive.

D'autres espèces remarquables ont été observées à Païolive et elles seront bientôt présentées dans l'ouvrage à venir sur le bassin de la Clayse.

MAËLAN ADAM

Échos du Conseil Scientifique- 11

Les grands Lucanes de Païolive

Tout le monde connaît les Lucanes, ces énormes et splendides Coléoptères que l'on voit voler en juin et en juillet : ce sont des mâles à la recherche des femelles (figure 8) qui, elles, restent immobiles au sol (figure 1) ou sur les troncs. Les mâles ont des mandibules hypertrophiées (figures 1, 4 à 7) qui ont perdu toute fonction alimentaire pour acquérir une fonction sexuelle : d'une part elles servent aux mâles à se battre entre eux pour la conquête des femelles, et d'autre part elles sont un ornement de séduction en présence de la partenaire. L'accouplement est très bref.

La femelle pond ses œufs dans du bois en partie décomposé (souvent du Chêne, mais aussi du Châtaigner et d'autres feuillus, rarement dans des résineux). La larve (figure 2) grandit par mues successives et se transforme en une nymphe (figure 3) abritée dans une coque dans le bois ou dans une logette dans le sol, dont émerge un adulte. Le cycle complet de l'œuf à l'adulte dure 4 ans, parfois 5 ans. L'adulte peut sucer des fruits mûrs ou des suintements de sève.

On a longtemps cru que les Lucanes de chez nous appartenaient à une seule espèce, le *Lucanus cervus* décrit par Linné en 1758. Les remarquables travaux de Stéphane Boucher, spécialiste des Lucanes au Muséum de Paris, ont prouvé qu'il existe en réalité deux espèces bien distinctes : *Lucanus cervus* (figures 1 à 5, 8) et *Lucanus capra* (figures 6, 7, 9), décrit par Olivier en 1789, mais méconnu jusqu'à aujourd'hui. Elles peuvent s'hybrider, mais c'est très rare et les hybrides sont stériles. Avec des collègues, nous avons mené à bien une étude comparative de l'ADN qui a confirmé les résultats de Boucher : on a affaire à deux espèces voisines, mais bien distinctes.

Lucanus cervus est présent dans toute l'Europe. *Lucanus capra*, typiquement méditerranéen, est présent par endroits dans le sud de la France et le nord-est de l'Espagne. Les deux espèces coexistent à Païolive et en basse-Ardèche, où leur taille maximale atteint 70 mm. Les mâles de *Lucanus capra* ont les mandibules « en lame de faux » et le « peigne » antennaire a en général 5 articles (contre 4 chez *cervus*). *Lucanus capra* commence à voler dès le matin, tandis que *cervus* ne commence à voler que dans l'après-midi. Les femelles de *cervus* (figure 8) sont entièrement noires, tandis que celles de *capra* sont rougeâtres en face ventrale (figure 9).

L'inventaire de la faune de Païolive s'enrichit donc d'un magnifique taxon. Même les espèces les mieux connues, ou que l'on croit bien connaître, peuvent nous réserver de belles surprises !

HENRI-PIERRE ABERLENC



Figure 1 : *Lucanus cervus*, couple juste avant l'accouplement

Les photos sont d'Henri-Pierre Aberlenc et les dessins de Louis-Marie Planet.



Figure 2 : *Lucanus cervus*, larve



Figure 3 : *Lucanus cervus*, nymphe



Figure 4 : *Lucanus cervus*, mâle de 33 mm



Figure 5 : *Lucanus cervus*, mâle de 70 mm.



Figure 6 : *Lucanus capra*, mâle de 30 mm.



Figure 7 : *Lucanus capra*, mâle de 52 mm.



Figure 8 : *Lucanus cervus*, femelle, vue dorsale



Figure 9 : *Lucanus capra*, femelle, vue ventrale.